

Les obsèques de Johnny étaient celles d'un temps révolu

écrit par Daniel Pollett | 13 décembre 2017

Il s'est dit et écrit bien des choses à propos du décès et des obsèques de Johnny Hallyday.

Si l'on a bien inhumé Jean-Philippe Smet, tel qu'il avait voulu qu'il soit gravé sur sa pierre tombale, nombreux sont ceux pour qui Johnny Hallyday n'est pas mort, puisqu'il vit dans leurs souvenirs et dans ses chansons qu'ils souhaitent éternelles. Sans doute regrettent-ils de ne pouvoir tous aller se recueillir sur sa tombe lointaine, mais peut-être avait-il justement préféré continuer à être présent parmi nous par ses chansons, dans l'évocation de sa légende, de son talent et de sa gentillesse, sans que l'on entretienne la tristesse et le culte de la personnalité autour d'une tombe.

Je n'ai pas beaucoup suivi l'œuvre du grand Johnny, mais son célèbre « Pénitencier » faisait partie, à l'époque de mon adolescence où j'apprenais la guitare, des airs qu'on se devait obligatoirement de savoir jouer et chanter par cœur si l'on prétendait à gratter les cordes devant le jeune public de ma cité HLM. Me voici aujourd'hui à reprendre ce pilier de ses concerts et même à apprendre de ses chansons entendues distraitemment des centaines de fois sans jamais les interpréter moi-même, telles que « Pour moi la vie va commencer », « Retiens la nuit » et « Que je t'aime ».

Oui, bien sûr, je dois reconnaître que ces airs qui ont accompagné ma vie, même de loin, sont si anciens qu'ils ont le parfum des premières filles, des locomotives à vapeur et des tables d'école. Ils me rappellent le temps où j'arrangeais une jolie mèche blonde sur mon front en enlevant mon casque de

moto. Ils me rappellent ma jeunesse. On peut avoir la nostalgie de sa jeunesse, mais elle reste à sa place de beau souvenir dans une existence enthousiasmée par le présent et le futur, surtout lorsque l'on a des enfants. Oui mais...

Ne manquent pas les raisons de ne pas être enthousiasmé par le présent et le futur quand on a connu l'époque des Trente Glorieuses, surtout en étant jeune et ayant toute la vie devant soi, et qu'on se retrouve dans la France d'aujourd'hui. Où sont les richesses produites en ce temps-là à la sueur du front des travailleurs ? Qui en a fait quoi ? Depuis cinq ans que j'ai pris la retraite, ma pension a diminué exactement de 6,1%, trahissant la règle sociale établie jadis alors que je cotisais à mesure de mes revenus. Partout on voit le chômage, l'insécurité professionnelle et matérielle, la remise en cause des avantages acquis par les travailleurs justement de par leur travail et leur participation à la richesse commune. Qui et où sont les voleurs ?

Et plus encore, nos us et coutumes, notre patrimoine spirituel et moral, nos règles de courtoisie et de politesse, nos références intellectuelles et historiques, la loyauté envers la Patrie et la République, notre Éducation nationale, notre Justice, notre Armée et tant d'autres éléments de la chose publique, la *Res Publica*, sont remis en cause, bafoués, moqués, repoussés, insultés, détruits par cette idéologie gauchiste issue de Mai-68 qu'un pouvoir politique sans compétence, sans ambition et sans honneur laisse faire, protège et même encourage.

Alors la nostalgie des années laborieuses et prometteuses, des moments d'insouciance et de fêtes, de l'ambiance de respect et d'entre-soi, de l'évidence des certitudes quant à la Nation et la civilisation revient en force. S'il y avait certes de nombreux admirateurs de Johnny Hallyday dans les rues de Paris lors de ses obsèques, sans doute y avait-t-il au moins autant sinon plus de nostalgiques de ces belles années d'un autrefois pas si lointain dont l'un des brillants symboles

disparaissait, qu'ils venaient célébrer une dernière fois pour son plus grand concert et dans l'incertitude du lendemain, en étant ensemble comme pour se rassurer.

Une belle façon, même pas forcément consciente, de se retrouver entre Français issus de cette période faste et futuriste qui avait caractérisé les années cinquante à soixante-dix, où tout le monde respectait le Bien commun et un mode de vie tout aussi commun, sans pour autant que tous soient issus du même moule de pensée unique. C'était une époque où on réglait ses comptes entre hommes sans porter plainte, où on parlait librement sans craindre d'être dénoncé par quelque sycophante à l'idéologie de pacotille, où l'on célébrait la beauté, les arts et les lettres même sans être un intellectuel, où la vie même avec ses difficultés était prometteuse d'un futur social et matériel digne d'une nation civilisée.

Voici qu'on peut se poser la question de savoir s'il y aurait au moins autant de Français -vous savez ces Blancs de souche- qui seraient prêts à combattre pour la Patrie qu'il y en avait aux obsèques de Johnny Hallyday. Car ce sont bien les mêmes qui sont nostalgiques de ces années prospères dont Johnny était l'un des symboles, qu'ils ont accompagné dans les chants et les larmes avec une ferveur collective rarement observée. S'ils étaient aussi nombreux sinon plus que la foule présente aux obsèques de Victor Hugo, il n'y a point là matière à s'indigner : c'est l'expression de l'amour du vrai, du beau, de ce qui rassemble, de ce qui donne des raisons d'aimer et d'espérer, de la référence à un personnage symbolique représentatif des aspirations de ses contemporains et de son temps. Maintenant il reste à ces nostalgiques à aller jusqu'au bout de leurs idées, à ne pas se complaire dans le passé et de se décider, enfin, à agir concrètement pour le présent et le futur.